

Préférez-vous la tarte ou le chausson aux pommes?
Atmosphères, numéro 3 : Critique et littérature
franco-ontarienne, Hearst, Le Nordir, 1989, 53 pages

Pierre Karch

Number 57, May 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Karch, P. (1990). Review of [Préférez-vous la tarte ou le chausson aux pommes? / *Atmosphères*, numéro 3 : Critique et littérature franco-ontarienne, Hearst, Le Nordir, 1989, 53 pages]. *Liaison*, (57), 19–19.

Préférez-vous la tarte ou le chausson aux pommes?

par Pierre Karch

Robert Yergeau, le dynamique éditeur d'**Atmosphères**, consacre le troisième numéro de la revue littéraire de Hearst à la « critique eu égard à la littérature franco-ontarienne » (page 5) ou à son absence... C'était un défi d'autant plus grand que, pour qu'il y ait critique, il faut d'abord qu'il y ait littérature et que ce premier point n'est pas tout à fait gagné comme nous le laisse entendre Jacques Poirier, qui dit tout haut ce que pensent combien de consommateurs de livres : « La littérature franco-ontarienne n'existe pas. » (**Atmosphères 2**, 1989, page 63).

Dans ces conditions, fallait-il s'étonner que seuls deux critiques se prononcent sur la question? Deux sur combien? Quels efforts M. Yergeau, qui souffre du « peu de rayonnement que possède **Atmosphères** dans le marché des biens symboliques » (page 5), a-t-il fait pour identifier et rejoindre les autres? Et puis, consolation des dépourvus, on se dit que c'est la qualité et non la quantité qui compte.

Après une mise au point du Père Gay, dont le but nationaliste est de « montrer combien cette littérature enrichit le grand arbre français du Canada » (page 7), et avant le texte de Laure Hesbois qui plaque sur la critique ce qu'elle avait, dans la **Revue du Nouvel-Ontario** (numéro 1982), relevé sur la littérature, François Paré secoue hardiment l'arbre pour en faire tomber toutes les pommes, les plus grosses piquées des vers, les autres, vertes ou pourries.

La critique de recensement tombe en premier. C'est la plus grosse pomme, puisqu'elle comprend aussi les « panégyriques et les apologies » qui entourent les répertoires et les anthologies, et la plus sucrée (« ces textes toujours mélioratifs », page 12), donc la plus piquée des vers.

Vient ensuite la critique d'analyse. Moins importante, mais pourrie puisqu'au cœur se trouvent des théories étrangères, françaises ou américaines, qui « sont peut-être le reflet de critères de domination dont une critique comme la nôtre (?) ne voudrait pas » (page 13). Mais le mal est plus théorique que réel puisqu'il « n'existe pas à vrai dire de travail critique très approfondi » (page 13) en Ontario.

La petite pomme sèche qui vient de tomber est celle de la critique schizophrène menée par des docteurs Jekyll qui cuisinent de la poésie le jour et qui, sous les traits de Monsieur Hyde ou de Valdombre — c'est la même chose — se cachent, la nuit, pour faire de la critique. Sainte-Beuve n'agissait pas autrement, ni Boileau, ni Malherbe, ni, plus près de nous, François Mauriac, Alain Robbe-Grillet et Umberto Eco, qui n'appartiennent pas, que je sache, à une micro-culture. Pourquoi alors s'en excuser quand on a, qui nous précèdent ou qui nous côtoient, tant d'exemples illustres? Le problème est ailleurs.

Il se trouve dans le personnage même du critique tel qu'il se voit, c'est-à-dire comme possédant le pouvoir d'octroyer le premier prix à la tarte ou à la poutine aux pommes, et tel qu'il est perçu par les auteurs, ces derniers réagissant le plus souvent comme des gâte-sauces furieux quand un inspecteur met le pied dans leur chausson aux pommes. « Pour qui se prend-il, celui-là? » (page 16). Et la bagarre commence.

Les journaux (*Le Droit* en tête) et les postes de radio (CIBC à Toronto) ont réglé le différend en mettant les critiques à la porte, pour les remplacer par des journalistes qui interviewent les auteurs. C'est plus économique (on ne paie pas un auteur, mais le critique a droit à un cachet) et personne ne se mouille. Fin de

la chicane; fin de la critique pas assez « sympathique » au goût de certains qui n'appréciaient pas les égratignures, les morsures et les éraflures entre deux coups de chapeau.

Face au silence relatif de la critique universitaire et face au manque d'intérêt des journaux francophones de la province qui ne promouvoient plus la littérature comme au temps jadis, que peut-on opposer?

L'école? S'il faut en croire M. Paré qui doit un peu exagérer, « l'école franco-ontarienne reste une école où seuls les Autres sont investis des pouvoirs de la lecture » (page 19). L'université alors? Les cours existent, mais combien sont-ils à les suivre? Qui est prêt à investir une année de travail dans l'étude d'une littérature dont personne ne parle en dehors de la salle de classe?

« Je dis que les guerres saintes sont des guerres perdues d'avance » (page 41)

Ce n'est pas moi qui le dis, mais Yves Gosselin, vers la fin de la revue. La poésie, la sienne et celle de Lucie Lalonde dont « j'aime la voix [...] sur la peau du silence » (page 51), me ramène à la littérature et me fait souvenir que je m'étais promis de ne pas recenser ce troisième numéro d'**Atmosphères**, n'y voyant pas mon profit. Au contraire : écrivain, j'ai tout intérêt à ménager les critiques dont j'ai besoin pour faire connaître mon œuvre. Et pourquoi signaler la parution de quoi que ce soit, si c'est pour se faire dire que la critique qu'on en fait est « superficielle, circonstancielle et nettement impliquée dans le désir de publiciser une littérature sympathique, mais décidément marginale » (page 14)? Se pourrait-il que je continue de croire qu'il est préférable de croquer une pomme, même verte et sûre, que de mourir de faim?

Atmosphères, numéro 3 : *Critique et littérature franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir, 1989, 53 pages.

La petite pomme sèche qui vient de tomber est celle de la critique schizophrène.